

les ordres de *Quintus Fufius Calenus*¹, en ce moment posté en Grèce, et les deux légions de Cornificius qui, venant d'Italie par terre, arrivaient justement en Illyrie. L'armée de Pompée, comptant 11 légions ou 47,000 hommes et 7,000 chevaux, était deux fois plus forte que celle de César en infanterie, et sept fois supérieure en cavalerie : les 8 légions de César, décimées par les fatigues et les combats, ne pouvaient mettre chacune que 2,200 hommes en ligne, soit moitié de leur effectif normal. Pompée, vainqueur jusque-là, avec sa cavalerie nombreuse et ses magasins remplis, faisait vivre son monde dans l'abondance : les Césariens avaient peine à subsister : ils n'attendaient de meilleures ressources que de la moisson prochaine. Les Pompéiens, dans la récente campagne, s'étaient façonnés à la guerre : ils avaient pris confiance dans leurs chefs : l'esprit du soldat était excellent. Donc, chez Pompée, puisqu'on avait tant fait que de marcher droit à César en Thessalie, la raison

l'Apidanos entre Palœo- et Néo-Pharsale (l. cit. pp. 73, 136 et s.). Selon lui, le terrain de la bataille était sur la rive droite (au nord) de l'Apidan, Pompée regardant le sud et appuyant sa droite au torrent. — Qui a tort? Qui a raison? « César » observe Napoléon (*Précis C. XII, Observ. 3*), « ne dit jamais quelle était la force de son armée, ni le lieu où il se bat : ses batailles n'ont pas de nom. — Je me sentirais porté à abonder dans l'opinion de M. Mommsen. Il y a là un champ d'études intéressant à recommander aux jeunes hellénistes de l'École d'Athènes.]

61 av. J.-C.

59.

¹ [*Quintus Fufius Calenus*, d'une branche de la *gens Fufia*, originaire de Calès en Etrurie. Il s'était employé pour Clodius dans l'affaire des mystères de la bonne déesse : tribun du peuple en 693 : moteur de la loi *Fufia, de religione*, qui renvoyait le procès devant les juges ordinaires (*ad Att. 1, 14*). Préteur en 695, où il fait passer une autre loi judiciaire, aux termes de laquelle les juges (sénateurs, chevaliers, tribuns du trésor), voteront séparément désormais. Il soutient Clodius contre Milon. L'année d'après il sert dans les Gaules. Puis, durant la guerre civile, il coopère puissamment avec Antoine au transport des troupes, de Brindes en Epire (*B. c. 1, 87. — 3, 8, 14, 26*). César, durant l'investissement de Dyrrachium, l'avait envoyé pour appuyer Lucius Cassius Longinus et Calvisius Sabinus en Etolie, et pour soulever l'Achaïe. Il s'était emparé de Delphes, de Thèbes, d'Orchomène : mais les Pompéiens lui avaient fermé l'isthme de Corinthe (*B. c. 3, 55*). — Il fut consul en 707 : passa à Antoine pour qui il combattit durant la guerre de Pérouse, et mourut dans la Transalpine, en 713. Son fils se rendit à Octave.]

47.

41.

militaire commandait d'en venir sans tarder au combat décisif : mais plus encore que la raison militaire, l'impatience, qui est le propre de toute émigration, se faisait jour dans le conseil : officiers nobles et gens du beau monde à la suite de l'armée, tous voulaient la bataille. A leurs yeux, depuis les affaires de Dyrrachium, le triomphe de leur parti était chose accomplie : déjà l'on se disputait le Grand-Pontificat au lieu et place de César ; déjà l'on donnait commission à Rome de louer les maisons voisines du Forum, en vue des élections futures¹. Et Pompée, s'il hésitait à attaquer, c'est qu'il voulait commander plus longtemps à la foule des prétoriens et des consulaires : c'est qu'il voulait se perpétuer dans son rôle d'Agamemnon! — Pompée céda. César ne croyait point qu'il en adviendrait ainsi ; il avait projeté un mouvement sur le flanc de l'ennemi, et se disposait à marcher sur Scotussa : mais, voyant les Pompéiens faire leurs préparatifs, et lui offrir le combat sur la rive gauche, il rangea aussitôt ses légions. Ainsi fut livrée la bataille de Pharsale (9 août 706), sur le même lieu, où 200 ans avant, l'épée de Rome avait conquis l'Empire de l'Orient (III, p. 324). Pompée tenait sa droite appuyée à l'Énipée. César, en face de lui, assurait sa gauche sur le terrain coupé en avant du ruisseau : les deux autres ailes ennemies s'étendaient dans la plaine, couvertes chacune par la cavalerie et les troupes légères. Le plan de Pompée était simple. Tenir son infanterie sur la défensive : lancer sa cavalerie sur les faibles escadrons qui lui faisaient face, mêlés à des fantassins légers, selon la mode des Germains. Une fois ceux-ci enfoncés et dispersés, il tournerait et prendrait à dos l'aile droite des Césariens. Son infanterie, en effet, soutint bravement le choc de César : au centre la bataille était indécise. Labiénus,

48 av. J.-C.

¹ [Plut. *Pomp.* 66. — Favonius craignait, si l'on tardait, de ne point aller, durant l'été, manger des figues à Tusculum (Plut. *Pomp.* 67).]

après une brave mais courte résistance, rompit la cavalerie césarienne, et se développant sur sa gauche, se mit en devoir de tourner les fantassins. Mais César avait prévu que ses cavaliers ne pourraient lutter, et derrière eux, sur le flanc menacé, se tenaient 2,000 de ses meilleurs légionnaires. Quand les escadrons de Pompée, poussant et chassant leurs adversaires, arrivèrent en tourbillonnant sur ses lignes, ils se heurtèrent contre une muraille vivante. Les légionnaires sans peur marchaient à eux, et leur attaque à la fois inattendue et insolite les rejeta en désordre¹. Ils vidèrent le champ à bride abattue. Les Césariens font main basse sur les sagittaires livrés sans défense, se précipitent ensuite sur la gauche ennemie, et la prennent à revers à leur tour. Au même moment César, sur tout le front de bataille, pousse en avant sa troisième ligne tenue jusque-là en réserve. A cette défaite inattendue des meilleures troupes de Pompée, armée et général, celui-ci avant tous, perdent courage, et le courage de l'ennemi s'accroît. A peine a-t-il vu ses cavaliers battre en retraite, que Pompée, qui n'a jamais eu confiance dans son infanterie, quitte lui-même aussilôt le terrain, et se réfugie dans son camp, sans même attendre l'issue de l'attaque générale de César. Ses légions hésitent, et bientôt elles aussi, repassant le ruis-

¹ Ici se place le conseil célèbre donné par César à ses soldats, de frapper les cavaliers ennemis au visage [*faciem feri.*] L'infanterie marchant, ce jour, irrégulièrement à l'attaque de la cavalerie, ne pouvait se servir utilement de l'épée : elle dut garder le *pilum* au lieu de le jeter, et s'en servir comme d'une pique, portant en haut la pointe pour mieux se défendre (Plut. *Pompée* : 69, 91. — *Cæs.* 45. — App. 2, 76, 78. — Flor. 4, 2. — Oros. 6, 15. — Cf. Frontin. qui est dans l'erreur. 4, 7, 32). L'ordre donné par César a dérivé en anecdote. Les cavaliers de Pompée auraient tourné bride, de peur de balafres reçues au visage ; et ils se seraient enfuis, tenant la main devant les yeux (Plutarch.). A cela pas un mot de vrai. L'historiette ne serait piquante qu'autant que la cavalerie pompéienne aurait été composée, pour le plus grand nombre, vraiment, de tous ces jeunes nobles et « beaux danseurs » venus de Rome ! Mais il n'en était rien. Peut-être que l'ordre du jour très-simple et très-militaire de César aura fourni le canavas à des plaisanteries de camp, et par suite, à un récit absurde.

seau, elles rentrent au camp, non sans d'énormes pertes. La journée était perdue : nombre de bons soldats gisaient à terre. Pourtant le gros de l'armée était sauf. César, après sa défaite devant Dyrrachium, avait couru de plus grands dangers. Mais il avait appris, dans les vicissitudes de sa vie, que si la fortune aime à se dérober parfois à ses favoris, c'est qu'elle veut être contrainte à force d'opiniâtre énergie. Pompée jusque-là ne l'avait connue que comme une déesse sans inconstance : il douta d'elle et de lui-même, dès qu'elle lui échappa. Chez les grandes natures, chez César, le désespoir ne fait qu'accroître l'effort : il écrase les Pompée et autres minces génies, et les précipite dans l'abîme sans fond de leur misère. Jadis, déjà, commandant l'armée contre Sertorius, Pompée avait songé à la désertion devant un ennemi plus fort (VI, p. 163). De même en ce jour, quand il vit ses légions repasser l'Énipée, il rejeta les trop lourds insignes du commandement, et remontant à cheval, s'enfuit par la route la plus courte jusqu'à la mer, où il demanda un vaisseau. — Cependant son armée démoralisée et sans chef (Scipion, son collègue, revêtu comme lui de l'*Imperium*, n'était général que de nom), espérait trouver un abri derrière les murailles du camp. César ne lui laisse point de repos : en dépit de leur résistance opiniâtre, les gardes thraces et romaines sont assaillies et enfoncées, et les masses compactes des Pompéiens se retirent en désordre sur les hauteurs de Crannon et de Scotussa, au-dessus du camp. De là, se tenant sur les crêtes, elles veulent regagner Larisse : mais les légions de César, oubliées du butin et de la fatigue, s'avancent dans la plaine par des sentiers meilleurs, et bientôt leur ferment la route. Sur le soir, quand les fugitifs s'arrêtent, elles creusent leur fossé devant eux, et les coupent de l'unique ruisseau qui coule dans le voisinage. Ainsi finit la journée de Pharsale. L'armée de Pompée n'était point seulement battue : elle était détruite. Elle laissait 15,000

Pompée fuit.

morts ou blessés sur le terrain, tandis que les Césariens avaient à peine perdu 200 hommes. Pour le reste, 20,000 au moins, il mit bas les armes le lendemain matin. Bien peu, et parmi ceux-ci les principaux officiers, cherchèrent un refuge dans la montagne : des onze aigles de l'ennemi, il en fut rapporté neuf à César. Quant à lui, de même qu'avant le combat, il avait invité les siens à épargner leurs concitoyens dans leurs adversaires, de même il ne traita pas ses prisonniers comme avaient fait Bibulus et Labiénus : pourtant, dans une certaine mesure, il crut qu'il était besoin de se montrer sévère. Les simples soldats, il les enrôla dans son armée : les gens de meilleure condition subirent l'amende et la confiscation : les sénateurs et les chevaliers de marque furent mis à mort, sauf de rares exceptions. Les temps de l'indulgence étaient passés : à la laisser se prolonger, la guerre civile grandissait en atrocité irréconciliable¹.

Il s'écoula quelque temps, avant que les résultats de la bataille du 9 août 706 se manifestassent complètement. Ce dont il n'y avait point à douter, tout d'abord, c'était de voir passer à César, quiconque, parmi les adhérents de Pompée, n'avait en lui cherché que le plus fort. La défaite était si décisive, que tous coururent au vainqueur, tous, hormis ceux qui, par volonté ou par devoir, luttèrent encore, même pour une cause perdue. Les rois, les peuples et les villes de la clientèle pompéienne s'empres- sent de rappeler leurs flottes, leurs contingents en soldats,

¹ [V. le récit de la bataille *B. c.* 3, 85-100. Nous n'insistons pas sur les détails, qui se lisent partout, et nous renvoyons notamment le lecteur au *Précis* de l'Empereur Napoléon I^{er}. *Ch. XI, Campagne de Thessalie*, n° III, et *observ.* 5 et 6. Caton, on l'a vu (p. 107), n'y figurait pas. On n'avait nulle confiance, dans ses talents militaires, qui étaient médiocres, il le faut confesser. On redoutait surtout l'austérité de ses principes politiques. — Cicéron n'avait pas non plus suivi l'armée des Pompéiens en Thessalie : « il fallait là des bras forts, et l'on n'y avait que faire de sa parole et de son autorité dans les conseils (*ad fam.* 4, 7). » Il était souffrant d'ailleurs, et resta en arrière auprès de Caton (*Plut. Cic.* 39. — *ad Att.* 11, 4), puis s'en revint à Brindes, en passant aussi par Corcyre. — V. *infra.*]

48 av. J.-C.
Résultats
politiques
de la bataille
de Pharsale.

et refusent asile aux fugitifs du parti vaincu. Ainsi firent l'Égypte, Cyrène, les cités de Syrie, de Phénicie, de Cilicie et d'Asie-Mineure, Rhodes, Athènes et tout l'Orient. Sur le Bosphore, le roi Pharnace, à la nouvelle du désastre de Pharsale, pousse le zèle jusque-là que non content d'occuper Phanagorie, ville que Pompée a déclarée libre autrefois (VI, p. 492), et les territoires des princes de Colchide installés aussi par le Romain, il s'empare en outre du royaume de l'Arménie-Mineure, que Déjotarus tenait de la même main (VI, p. 298). Presque seuls, la petite ville de *Mégare* et Juba firent exception. Mégare assiégée par les Césariens fut emportée d'assaut. Quant à Juba, il savait de longue date que César songeait à annexer la Numidie à l'Empire : après la défaite de Curion, il n'avait plus de ménagements à attendre, et bon gré malgré il lui fallait demeurer dans la faction pompéienne. A côté des villes et cités de la clientèle, le vainqueur de Pharsale vit revenir à lui la queue du parti constitutionnel, tous ceux qui n'étaient point engagés de plein cœur, et ceux qui, à l'instar de Marcus Cicéron et de tant d'autres, ne faisaient que s'agiter sur place autour du *sabbat* aristocratique, comme les sorcières novices du *Blocksberg*¹. C'est à qui fera sa paix avec le nouveau maître, et celui-ci la leur octroie courtoisement et de bonne grâce, indulgent toujours envers les suppliants, alors qu'il les tient en mince estime. Quant au vrai et principal noyau, aucune

L'Orient
se soumet.

¹ [V. le *Faust* de Goethe. — *La Tragédie*, 1^{re} partie : *nuit de la Walpurgis, dans la montagne du Harz*. — *Chœur des sorcières*, où on lit la strophe qui suit : *Halbhexe (unter)* :

*Ich tripple nach, so lange Zeit;
Wie sind die andern schon so weit!
Ich hab' zu Hause keine Ruh',
Und komm' hier doch nicht dazu.*

« *Demi-sorcière (voix d'en bas)* :
« Depuis bien longtemps je piétine : que les autres sont loin
« déjà ! Chez moi, point de repos ; et pourtant, je n'arrive point
« encore ! » — Ces allusions au grand poème de Goethe, si étranges qu'elles sonnent à nos oreilles, au milieu d'une sévère page d'histoire romaine, sont chose acceptée en Allemagne.]

transaction ne se fit avec lui. L'aristocratie était morte : mais les aristocrates ne pouvaient se convertir à la monarchie. Dans la société humaine, tout s'affaïsse et tout passe, même les manifestations morales les plus hautes : la religion, vérité jadis, dégénère un jour en erreur : l'édifice politique le plus beau, le meilleur, se change en œuvre perverse. Mais l'Évangile du passé garde encore des adeptes, et si la foi en lui ne peut plus, comme la foi en la vérité douée de vie, transporter les montagnes, elle n'en demeure pas moins jusqu'à la mort fidèle à elle-même : elle ne se retire pas de ce monde tant qu'il lui reste debout un dernier prêtre, un dernier confesseur ; elle ne disparaît enfin que quand une race nouvelle, délivrée des liens de ce passé périssable et de son dogme, s'en vient régner sur l'univers rajeuni. Rome en était là. Quelque profond que fût l'abîme de corruption où s'était englouti le régime aristocratique, on ne le peut nier, l'aristocratie avait fondé jadis un système politique grandiose : le feu sacré, par qui Rome avait conquis l'Italie et vaincu Hannibal, ce feu qui brûlait au fond des cœurs dans la noblesse romaine, si étouffé et obscurci qu'il soit, il ne s'éteindra pas tant qu'il y aura une noblesse à Rome. Entre les hommes de l'ancien régime et le monarque nouveau, il empêche toute sincère réconciliation. Quoi qu'il en soit, extérieurement au moins, une grande partie des constitutionnels fit son accommodement et reconnut la monarchie césarienne, en ce sens que César leur fit grâce et qu'ils se retirèrent autant qu'ils le purent dans l'inaction de la vie privée : d'ailleurs, ils ne restaient point sans l'arrière pensée de se réserver pour une révolution future. Ainsi se comportèrent les constitutionnels moins fameux : mais parmi ces prudents du jour vint aussi se ranger un homme énergique, Marcus Marcellus, celui qui avait provoqué la rupture avec César (pp. 202, 208) ; il alla vivre à Lesbos en exil volontaire. J'ajoute que chez la plupart des vrais

aristocrates la passion l'emportait sur le sang-froid : illusion sur les résultats encore possibles de la lutte, crainte de l'inévitable vengeance du vainqueur, tout les entraînait en des sens divers.

Nul ne jugea mieux la situation que Marcus Caton. Inaccessible à la peur et à l'espoir, lui seul il vit clair dans les douloureuses épreuves du moment. Après les journées d'Ilerda et de Pharsale, il avait acquis la conviction que la monarchie ne pouvait plus être évitée. Assez ferme et honnête pour se faire cet aveu plein d'amertume et pour agir en conséquence, il hésita d'abord et se demanda si les constitutionnels devaient rester sous les armes. La cause étant perdue, la guerre allait coûter cher à bien des victimes qui ne sauraient même plus pour qui se consommait leur sacrifice. Il se décida pourtant à lutter encore, non pour vaincre, mais pour tomber plus vite et plus honorablement. Toutefois dans la lutte nouvelle, il s'appliqua à n'entraîner personne qui pût survivre à la mort de la République, et faire accommodement avec la monarchie. Tant que la République n'avait été que menacée, pousser au combat, y contraindre même les citoyens tièdes ou mauvais était un droit aussi bien qu'un devoir : aujourd'hui il y aurait eu folie, cruauté, à obliger tel et tel à se précipiter dans l'abîme avec la vieille constitution. Ceux des siens qui voulurent rentrer en Italie, il les laissa libres ; et l'un des plus farouches partisans, Gnaeus Pompée le fils, ayant voulu les faire mettre à mort, Cicéron entre autres, il fut le seul à interposer sa loyale autorité¹.

Pompée, lui-même, ne voulait point la paix. S'il eût été à la hauteur de la situation qu'il avait occupée, il

Caton.

Pompée.

¹ [V. p. 230, n. 1. Caton voulait que Cicéron prit le commandement. Cicéron s'y refusa, croyant la lutte désormais impossible : aussitôt Pompée le jeune et ses amis l'appellent traître et, tirant l'épée, l'auraient tué sur le lieu si Caton ne se fût mis entre eux. (Plut. *Cic.* 39. — *Cat. min.* 55. — *Cic. pro Dejot.* 10. — Dans la vie de Caton, Plut. adoucit les détails de la scène).]

semble qu'il aurait dû comprendre que qui a mis la main sur la couronne ne peut plus rentrer dans l'ornière de la vie commune, et qu'ayant manqué le but, il n'y a plus de place pour lui ici-bas. Non qu'il se sentit le cœur trop fier pour demander merci au vainqueur, celui-ci étant assez magnanime peut-être pour ne point le repousser : loin de là, j'estime plutôt qu'il était au-dessous d'une telle pensée. Soit qu'il ne pût prendre sur lui de s'abandonner à César, soit que, comme toujours, hésitant, ballotté et voyant mal clair au milieu de ses indécisions continuelles, déjà il se reprit à l'espoir quand s'effaçait la première et immédiate impression du désastre de Pharsale : il voulut, lui aussi, continuer la lutte et s'en aller la porter sur un autre théâtre.

Résultats militaires.

Ainsi la guerre rentrait dans sa même route sanglante : quoi que fit César pour apaiser la fureur de ses adversaires ou diminuer leur nombre, sa prudence, sa modération étaient en pure perte. Cependant les chefs du parti avaient pour la plupart combattu à Pharsale, et quoique sains et saufs, tous, à l'exception de Lucius Domitius Ahenobarbus, tué dans la déroute, ils s'étaient dispersés et n'avaient pu se concerter en commun sur le plan à suivre dans la future campagne. Les uns fuyant par les sentiers déserts des montagnes de Macédoine et d'Illyrie, les autres avec le secours de la flotte, ils finirent par se rejoindre à Corcyre, où Caton commandait les réserves. Là se tint, sous sa présidence, une sorte de conseil de guerre où assistaient Métellus Scipion, Titus Labienus, Lucius Afranius, Gnaeus Pompée le fils, et d'autres encore : on ne put s'entendre, soit à cause de l'absence du général et de l'incertitude cruelle où l'on était sur son sort, soit à cause des divisions même du parti. Chacun s'en alla de son côté, avisant au mieux de ses intérêts propres ou de ceux de la cause. Véritables fétus de paille surnageant encore, auquel fallait-il se rattacher ? Lequel tiendrait le plus longtemps sur l'eau ? Le choix était difficile.

Dispersion des chefs pompéiens.

La journée de Pharsale coûta tout d'abord au parti la Macédoine et la Grèce. Il est vrai que Caton abandonnant Dyrrachium à la nouvelle de la catastrophe, s'était retranché dans Corcyre ; et que durant quelque temps encore, Rutilius Lupus¹ occupa le Péloponnèse pour les constitutionnels. D'abord les Pompéiens parurent vouloir s'y défendre à *Patras* : mais Calenus s'avancait, et ils fuirent. On n'essaya pas davantage de tenir dans Corcyre.

Sur les côtes d'Italie et de Sicile, les flottes pompéiennes, détachées après les affaires de Dyrrachium (p. 313), avaient manœuvré, non sans de nouveaux et considérables succès, contre les ports de Brindes, de Messine et de Vibo [sur le golfe de Sainte-Eufémie] : à Messine, toute une escadre en armement pour le compte de César avait été livrée aux flammes. Mais bientôt les navires les meilleurs, venus en grande partie d'Asie-Mineure et de Syrie, sont rappelés par les villes maritimes au lendemain de Pharsale, et l'expédition s'arrête court. En Asie-Mineure et en Syrie, il n'y avait plus de soldats ni de l'une ni de l'autre faction, sauf sur le Bosphore, où, nous l'avons vu, Pharnace était sous les armes, et, sous prétexte de travailler pour César, avait occupé divers territoires appartenant à l'ennemi. — En Égypte, il restait encore une division assez forte, formée des troupes jadis laissées par Gabinius (VI, p. 342), soldats italiques, irréguliers, coureurs et anciens brigands syriens et ciliciens. Mais il allait de soi, et le fait se confirma bientôt par le rappel officiel des vaisseaux royaux, que la cour d'Alexandrie ne se souciait en aucune façon de rester dans le parti des vaincus, ou de mettre ses soldats à leur service.

La Macédoine et la Grèce.

L'Italie.

L'Asie.

L'Égypte.

¹ [Publius Rutilius Rufus, tribun du peuple en 698, avait aussitôt proposé le rappel des lois agraires de César. Préteur en 705, il stationnait à Terracine avec 3 cohortes qui, on l'a vu, passèrent à César à l'approche de ses cavaliers (p. 248. — *B. civ.* 1. 24). Il retourna à Rome, puis bientôt passe en Grèce où Pompée le charge de la défense de l'Achaïe contre les lieutenants césariens, Cassius Longinus, Calvinus Sabinus et Fufius Calenus (*Bell. civ.* 3. 55. V. pp. 310, 316).]

56 av. J.-C.
49.

L'Espagne.

Dans l'ouest, leurs affaires avaient un peu meilleur aspect. En Espagne, les sympathies pompéiennes demeuraient puissantes, et dans l'armée et au sein des populations, tellement que les Césariens durent renoncer à la descente qu'ils avaient projetée de la Péninsule en Afrique : qu'un chef de renom osât s'y montrer, et l'on pouvait prédire que l'insurrection éclaterait aussitôt. En Afrique, la coalition, ou mieux, le seul homme qui dominât dans le pays, le roi Juba de Numidie, n'avait point discontinué ses armements, à partir de l'automne de 705.

49 av. J.-C.

Ainsi la coalition avait perdu l'Orient tout entier en perdant la journée de Pharsale : mais il lui restait des chances en Espagne, et en Afrique elle était sûre de pouvoir encore honorablement tenir. A demander contre les révolutionnaires, contre des concitoyens, l'assistance du Numide, d'un roi si longtemps le sujet de la République, il y avait, sans nul doute, extrémité pénible et humiliante, il n'y avait point trahison contre Rome. Et pourtant dans cette lutte du désespoir, où ni le droit, ni l'honneur ne se font plus entendre, pouvait-on dire qu'en se proclamant affranchi de la loi, on n'allait pas bientôt commencer une guerre de forbans ? En recherchant l'alliance des voisins indépendants, n'allait-on pas, peut-être, introduire l'ennemi du nom romain dans les querelles intérieures de Rome ? Et tel désormais qui ne reconnaissait la monarchie que des lèvres n'allait-il pas pousser à la restauration républicaine en s'aidant du poignard de l'assassin ? Pour les constitutionnels vaincus, se tenir à l'écart, refuser hommage au nouveau monarque, c'était là, dans la ruine de leur cause, la conduite la plus naturelle à tenir : c'était aussi leur plus juste attitude. Si la montagne, si surtout la mer, en ces temps comme depuis tant de siècles, étaient le repaire ouvert à tous les crimes, elles ouvraient aussi libre asile aux insupportables malheurs, au bon droit opprimé. Là, républicains et Pompéiens, ils pouvaient tous défier encore la monarchie

Piraterie
et brigandage.

de César qui les repoussait de Rome : ils pouvaient, sinon faire la guerre, du moins se faire *pirates* sur une grande échelle, se réunissant en masses compactes et poursuivant un but mieux déterminé. Après le rappel des escadres orientales, leur flotte était très-forte encore : César, au contraire, n'avait pour ainsi dire plus de vaisseaux. Ayant pour amis les Delmates, soulevés contre César pour leur propre compte (pp. 115, 284), maîtres des mers et des places maritimes les plus importantes, les coalisés, s'ils voulaient faire la guerre d'escadre et surtout la guerre de course, entraient en campagne avec tout l'avantage. De même qu'autrefois, au temps de Sylla, la chasse sanglante aux démocrates avait abouti à l'insurrection de Sertorius, simple *tumulte* de pirates et de brigands au début, et bientôt grande et redoutable guerre ; de même, si dans les rangs de l'aristocratie catonienne, si parmi les adhérents de Pompée, le feu et l'énergie survivaient comme au temps jadis parmi les débris de l'armée démocratique de Marius, si quelque jour il s'y rencontrait un vrai *roi de la mer*, quoi d'étonnant à ce que, sur ces flots non domptés par César, on vit aussi s'élever une république libre, l'égale en puissance de la monarchie nouvelle ?

A tous ces points de vue, il faut blâmer, et blâmer sévèrement, cette pensée funeste d'aller, pour la guerre entre les Romains, demander le concours d'un voisin, d'un prince indépendant, et de l'appeler à l'aide de la contre-révolution. Les lois et la conscience sont plus sévères pour le transfuge que pour le pirate : la bande de brigands victorieuse revient plus aisément à la république libre et bien ordonnée que la tourbe d'émigrants marchant à la suite de l'ennemi du pays. D'ailleurs il semblait peu probable que les vaincus pussent jamais faire entrer la restauration par une telle porte. Il n'était qu'un seul empire, celui des Parthes, sur lequel ils auraient pu tenter de s'appuyer : encore était-il douteux que les Parthes voulussent prendre leur fait et cause : il y

avait moins d'apparence encore à ce qu'ils se souciaient de le faire à l'encontre de César.

Mais les temps n'étaient point encore venus des conspirations républicaines.

APPENDICE